

Elsa Godart

# Éthique de la sincérité

Survivre à l'ère du mensonge



**ARMAND COLIN**



ELSA GODART

# Éthique de la sincérité

*Survivre à l'ère du mensonge*

**ARMAND COLIN**

Direction artistique : Élisabeth Hébert  
Crédit photo couverture : Adobe stock © *Anaïs*

Composition : [Nord Compo](#)

© Armand Colin, 2020

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-62898-7

*Pour Théana et Lahire.*

*« Tout est vrai et tout est faux. »*

*Aristote (d'après Héraclite)  
Métaphysique.*

*« La vérité consiste précisément dans ce coup d'audace qui  
choisit l'incertitude objective avec la passion de l'infini. »*

*Soren Kierkegaard  
Post-scriptum aux miettes philosophiques.*

*« Il faut chercher à se connaître soi-même, quand bien  
même cela ne mènerait pas au vrai, cela permettrait au  
moins de régler sa vie. »*

*Blaise Pascal  
Les Pensées.*

## Du même auteur

*Je veux donc je peux*, Plon, 2007 ; Le grand livre du mois, 2008 ; Pocket 2009, InterÉditions 2020.

*Au secours j'ai peur d'aimer* (avec M.-C. Grall), Plon, 2007 ; Pocket 2009.

*La sincérité, ce que l'on dit, ce que l'on est*, Larousse, coll. « Philosophe », 2008.

*Édith Stein, l'amour de l'autre*, Les Éditions de l'Œuvre, 2011 ; réédition, Les Éditions du Toucan, 2014.

*Ce qui dépend de moi*, Albin Michel, 2011.

*Être mieux avec soi-même*, Michel Lafon, 2012.

*Le sentiment d'humanité*, Éditions Ovadia, 2014.

*Je selfie donc je suis. Les métamorphoses du moi à l'ère du virtuel*, Albin Michel, 2016 (trad. anglais, coréen, arabe).

*De la bienveillance envers soi-même et autres discours*, Uppr, 2017.

*La psychanalyse va-t-elle disparaître ?*, Albin Michel, 2018.

*La dernière Héloïse*, Ovadia, 2018.

*Ouvrages collectifs et pédagogiques*

*Littérature et politique*, sous la dir. de G. Zorgbibe, Ellipse, 2003.

*La croyance*, H&K, 2004.

*La justice*, H&K, 2005.

*La passion*, H&K, 2006.

*Existe-t-il une Europe philosophique ?*, sous la dir. de N. Weil, PUG, 2006.

*L'invention de l'autre*, Les éditions du Sandre, sous la dir. de J. Nowicki, 2008.

*Liquider mai 68 ?*, Presses de la Renaissance, sous la dir. de C. Delsol et M. Grimpret 2008.

(dir.) *Histoires de sincérité*, L'Harmattan, 2010.

*Se connaître soi-même, pourquoi ? Comment ?*, avec E. Godart, P. Guénancia, M.-F. Hirigoyen, J. Mesnard, P.-M. Morel, C. Rancé, J. Sackur, L'Harmattan, 2013.

*L'Arbre à souffles*, Les Éditions Souffles, 2013.

*Les fondements des psychothérapies*, sous la dir. de M. Vinot-Coubetergues et E. Marc, Dunod, 2014.

*Ego//on//line*, l'Harmattan, 2017.

*Selfie(s) : analyse d'une pratique plurielle*, sous la dir. de B. Naivin, Hermann, 2018.

# Sommaire

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Introduction](#)

[La mort de la vérité](#)



## Introduction

Le monde contemporain va-t-il si mal qu'il en a oublié l'impérative exigence de vérité ? L'heure semble être au *fake*, aux jugements rapides, aux images peu vérifiées, aux *infox* et autres *hoax*, aux propagandes virtuelles, à tel point qu'on ne sait plus comment distinguer le vrai du faux : bienvenue dans l'ère consacrée du mensonge légitimé ! Comment être certain de ne pas être dupé en permanence par les mirages de la virtualité ? Que resterait-il à l'existence si on lui ôtait sa part de vérité ? Quelle valeur donner à nos liens sans la vérité ? Et au sens ? À nos décisions et à nos actes ? Le monde peut-il être gouverné sans se soucier de la vérité ? Et au-delà, que perdrons-nous en perdant la vérité ? Tout, semble-t-il, car la vérité est la colonne vertébrale de la pensée ; la structure du monde, porteuse de sens et rassurante : un référent dont il paraît difficile de se passer, ce dont vingt-cinq siècles témoignent. Et pourtant, la vérité dans toute sa polysémie est un « gros mot », c'est-à-dire qu'elle revêt différentes formes, différentes réalités conceptuelles avec complexité et densité. Elle est ce qui s'oppose au mensonge, dotée d'une charge *morale* (mentir c'est « mal » quand dire la vérité c'est « bien ») ; elle est aussi ce qui définit le fondement de la connaissance (on parle en ce sens de « vérités *objectives* », mathématiques, rationnelles) ; elle renvoie également à ce qui se rapporte à la réalité dans son insaisissable mystère. Cette dernière approche porte le nom grec d'*alètheia*<sup>1</sup> que l'on peut traduire aussi bien par « vérité » que par « sincérité ». Enfin, il existe aussi des vérités qui ne sont valables que « pour moi », ce qu'on appelle aussi « opinions » ou « vérités subjectives ». Ainsi, les deux termes sont-ils intimement liés avec leur apparente synonymie de vérité et de sincérité, leurs destins sont cependant bien différents. Communément on associe la sincérité à la franchise et la franchise au fait de « dire la vérité ». Pourtant la sincérité est moins le fait de « dire la vérité » que le fait de dire « sa vérité »

(vérité subjective). Nuance qui a son importance dans notre société contemporaine marquée par un hyper-individualisme : si en effet la vérité n'est plus un impératif, parce qu'au registre moral on préfère celui du sensationnel (*infox*), en revanche, peut-être que nous assistons à la consécration de la sincérité comme triomphe de la toute-puissance individualiste et subjective. La sincérité affirme ainsi le couronnement de la vérité relative du sujet, de l'individu ou encore de l'opinion : la sincérité est du côté du particulier quand la vérité est du côté du général. Elle est le triomphe de l'individualisme cybermoderne, du « moi-je », de l'égotisme face à la vision collective et universelle de la vérité.

Ainsi, la sincérité apparaît comme une valeur-refuge, idéale à notre époque contemporaine tant marquée par l'opacité et le flou. Un exemple récent est la place de la *parole sincère* en politique notamment prônée par Emmanuel Macron lors de l'allocution télévisée qu'il donna le 10 décembre 2018 en pleine crise des Gilets jaunes. Comme le rapporte un article du *Figaro* deux jours auparavant, ce que réclament les Français, c'est un « président sincère et de bonne foi », et ce qui est attendu, c'est « la sincérité d'un *mea culpa* ». Dans un autre média, la question se pose littéralement, puisque l'un de ses articles a pour titre : « Emmanuel Macron est-il sincère ? ». La sincérité – plus encore que la vérité – est un enjeu politique majeur. Plus récemment encore, le terme de sincérité s'est entendu dans la conférence de presse, très attendue, que le Président donna le 25 avril 2019 à l'issue du Grand débat national. Les organisations ne sont pas en reste, qui se disent en quête de toujours plus de « naturel », de « transparence » ou d'« authenticité ».

Enfin, la sincérité se présente aussi comme un appel, un cri du cœur qui régit nos liens avec les autres. À l'heure où la société est en pleine métamorphose, où la machine (robot, IA...) vient redéfinir les liens humains, à l'heure de la virtualisation du monde, qu'en est-il de la relation interpersonnelle ? L'amitié, l'amour ou la communication sont-ils encore garants de sincérité ? Et dans le cas contraire, est-il encore possible d'accorder sa confiance ?

« Pour être sincère, il faut cesser de l'être. » Cette affirmation de Vladimir Jankélévitch annonce d'emblée ce qu'est la sincérité : un paradoxe. Plus généralement, nous portons tous en nous une exigence de sincérité sans toutefois parvenir à la réaliser. La question de la sincérité se pose dans nombre de domaines : dans nos relations avec les autres et avec nous-même ; dans notre usage du langage elle soulève un problème de morale, elle engage notre volonté et elle détermine notre rapport avec le mensonge. *Suis-je sincère ? Comment l'être ? Faut-il l'être ?* Autant d'interrogations que chacun s'est déjà posées et auxquelles il n'est pas facile de répondre. C'est en cela que le thème de la sincérité intrigue et intéresse.

Il me semble que notre époque se trouve confrontée à des bouleversements éthiques et existentiels sans précédent. Par exemple, il est communément admis que les valeurs familiales, morales et religieuses tendent à se disloquer ou, du moins, se transforment fortement. Je constate que ces changements de repères ont, entre autres, pour conséquence le fait que les « *psys* » n'ont jamais été autant consultés : cela révèle notre besoin d'être sincère envers nous-même et envers les autres, et surtout, indique combien la sincérité ne va pas de soi. C'est parce qu'être sincère n'a rien d'évident qu'il est à ce point intéressant de s'interroger aujourd'hui sur la valeur de la sincérité : si nous perçons son mystère, peut-être parviendrons-nous à résoudre une partie de nos problèmes existentiels ? La sincérité pourrait ainsi s'apparenter à une véritable éthique.

N'avez-vous jamais fait ce constat paradoxal propre à notre monde contemporain où tout est en mouvement ? Alors que les moyens de transport permettent de se déplacer et de se rapprocher de plus en plus vite, que les outils de communication (Internet, le téléphone portable, la télévision par satellite, etc.) divisent le temps et abolissent les distances, j'ai l'impression que nous nous éloignons de plus en plus les uns des autres : indifférents que nous sommes devenus aux autres, nous nous sentons aussi de plus en plus seuls. J'observe que notre société, en modifiant peu à peu ses valeurs les plus essentielles, a surtout perdu du *sens*. N'arrivant plus à générer

du *lien* avec les autres, isolés, égarés, nous voilà devenus « douloureux » de sincérité.

Ce phénomène s'accompagne d'un profond sentiment de frustration engendrée par la complexité à être soi-même, d'une réelle difficulté à être reconnu, à s'imposer dans le monde et à se faire entendre. Preuve en est l'explosion des ventes d'ouvrages sur le bien-être et le développement personnel. Le besoin de *prendre soin* de soi est réel et il oblige à se poser la question de savoir qui l'on est et, bien plus, de pouvoir le dire.

Car, s'il est certain que l'on a trouvé des moyens efficaces pour parvenir à *dire*, en revanche, une incapacité majeure persiste : l'impuissance à *se dire*. Et c'est là peut-être le nouveau défi aujourd'hui : arriver à lever le voile opaque et *insincère* de l'être, et plus particulièrement parvenir à exprimer une profondeur de son *moi*, unique et singulier au milieu du brouhaha des big data et de l'infobésité.

Plus que jamais, notre monde semble porter en lui *le souci de la sincérité*, parce que notre époque est malade du *dire*. D'ailleurs dans un article paru le 26 décembre 2019 dans le *Journal du Dimanche*, on retrouve les néologismes suivants : sincériser, sincérisation, sincérisable. Ces termes témoignent de l'usage « utilitariste » de la sincérité. La chroniqueuse (Teresa Cremisi) commente : « La sincérisation me semble, elle, relever d'une opération plus étrange, un peu comme si l'on passait un anti-taches sur une nappe souillée par le mensonge. » Ces nouveaux mots traduisent l'ambivalence et le flottement qui se jouent entre vérité, mensonge et sincérité entendue comme « crédibilité »<sup>2</sup>. Il semblerait que l'individualisme qui caractérise notre société occidentale atteint ses limites dès lors qu'il devient un si grand obstacle à ce que l'individu se sente *reconnu* par les autres.

Dans nos relations sociales, nous nous retenons d'exprimer nos véritables émotions, nos ressentis et, souvent, de dire ce que nous pensons vraiment. Ce défaut de sincérité s'avère nuisible ; car, à force de jouer un rôle, l'individu finit par ne plus savoir qui il est, il ne se *reconnaît* plus. Or l'absence de sincérité devient source de troubles : nombre de souffrances psychiques sont causées par la

difficulté de se *dire*, de se *raconter* ou de parler de soi. Aussi n'est-il pas étonnant d'observer la vogue des différentes psychothérapies auxquelles on a de plus en plus recours. Par exemple, avec la psychanalyse, thérapie qui naît au début du xx<sup>e</sup> siècle et qui repose essentiellement sur la parole, c'est donc par le langage que passe la libération de certaines névroses et des douleurs de vivre. Oui, mais qu'en est-il d'une société malade du dire, qui ne « parle plus », qui ne s'entend plus ?

De plus, le besoin de sincérité ne se fait pas sentir seulement au niveau psychologique ou relationnel, son importance est primordiale en ce qui concerne nos valeurs – tant humaines que sociétales. En effet, la sincérité étant avant tout une véritable force d'âme, « elle est, comme la vertu du commencement, vertu majeure » (Jankélévitch) : on ne saurait s'en passer. Il est nécessaire à tout être humain d'atteindre ou au moins de tendre à une vérité qui lui soit propre : la sienne. La quête de soi doit être le dessein d'une vie, et l'on ne peut se dérober à cette tâche.

À nouveau, qu'entend-on par *sincérité* ? Toujours pour Jankélévitch, il y a « trois sortes de sincérité : l'accord de la pensée et du propos (ou de la pensée et de l'acte), l'accord de l'acte et du propos, l'accord de la pensée avec soi ». Ainsi y aurait-il trois manières d'être sincère : par la conformité de la parole et de la pensée ; par la conformité de la parole et de l'action ; et par la fidélité à soi-même. C'est dire que la sincérité est essentiellement cette vertu qui tente de percer le mystère de soi. En essayant de comprendre ce qu'est la sincérité, on expérimente donc ce qu'il y a de plus *soi* en soi.

Mais avant d'aller plus loin et d'entrer dans la « chair conceptuelle » du sujet, il me faut m'attarder sur l'importance si particulière que revêt pour moi la sincérité. Je ne pense pas qu'on décide de *philosopher la sincérité* tout à fait par hasard. Avant d'en arriver là, j'ai dû faire face à de nombreuses déceptions d'insincérité. Plus que des déceptions, il s'agissait réellement de douleurs. Oui : l'insincérité, la trahison, l'hypocrisie lorsqu'on en est victime est une douleur, une blessure, un arrachement, une *tragédie*. J'aime à dire que je suis une *fille du Sud*, née sur les bords de la Méditerranée,

dans un petit village de Provence. Ma culture est d'abord celle de la nature : le soleil, le ciel à la transparence qui n'en finit pas, la mer à la profondeur troublante et parfois troublée. De cette culture du Sud, j'ai reçu en priorité le sens de la liberté, aussi bien dans ma manière de parler, de penser que d'agir. Très tôt élevée à la responsabilité, j'apprends à faire mes choix et à les assumer. Cette culture du Sud est aussi une culture de la *parole* et des *affects* (on pourrait même dire de « pulsions » dans certains cas) : en clair, on dit ce qu'on pense et pense ce qu'on dit... du moins sur le moment. Ainsi, on libère sa parole, on libère aussi son cœur... même si cela crée des tensions et parfois (et même souvent) des cris, des heurts. On s'aime comme on se déteste, on se déchire comme on s'enlace. On n'a pas non plus de méfiance *a priori* de l'autre. Plutôt sociable, on parlerait « à une mouche ». Rien ne semble impossible. Rien ne me semblait impossible. J'avais de l'espoir – et la volonté qui va avec – à revendre. Jusqu'à mes quatorze ans, au moment où j'apprends la trahison, la tromperie, la duplicité et la longue cohorte de mensonges de mon père. Alors que j'avais une foi immodérée (pourquoi aurais-je eu l'idée de la mettre en doute ?) dans la parole de mon père, je découvre qu'il a une maîtresse depuis plusieurs années et qu'il décide de quitter notre famille pour vivre avec elle. C'est un choc. Le choc, ce n'est pas qu'un monde – familial et celui de l'enfance – qui s'effondre, mais c'est la trahison pure. Je me souviens de ce que j'ai ressenti à ce moment-là : c'est à moi que j'en ai voulu : « Comment ai-je pu lui faire confiance toutes ces années ? » ; « comment ai-je pu croire chacune de ses paroles ? » ; « jusqu'à quel point tout est-il faux ? » ; « que reste-t-il de vrai ? Et comment se construire sur une illusion ? » Ce dont j'ai le plus souffert à l'époque, c'est de l'*effondrement de la vérité*. En effet, je comprenais de façon violente que sans vérité aucune existence n'était concevable, que cela reviendrait à construire une maison sur des sables mouvants. Quel avenir s'ouvrait à moi sans possibilité de vérité ? Et à partir de quoi allais-je reconstruire cette vérité puisque jusqu'alors, tout n'avait été que mensonge ? Quelques années plus tard, lorsque j'ouvrais *Le Discours de la Méthode* de Descartes, qui, pour rechercher les fondements de la vérité, prit l'exemple des fondations d'une maison<sup>3</sup>, je ne pus détourner le regard. Ma passion

pour Descartes a commencé à partir de là. Mais, avant cela, pour faire face à ce gouffre de doutes, d'illusions, d'hypocrisie, de trahison qui m'assaillaient, j'entrepris, et pour six ans, une analyse. Ma décision d'entamer un travail analytique vint de ce moment-là, de cette nécessaire quête de vérité. M'allonger sur le divan pour la première fois fut l'occasion pour moi de prendre le temps d'ôter un à un les oripeaux de facticité que l'on porte et qui sont, bien souvent, imposés : se dévêtir peu à peu pour choisir sa nouvelle peau, authentique, vraie, *sincère*. Là encore, plus tard, ce fut en toute logique que je décidai de donner comme titre à mon D.E.A. de psychanalyse : « Le *Je* de la vérité dans l'acte analytique » comme un écho à tout ce que j'avais traversé jusqu'alors, travail clinique compris. Et, comme j'ai toujours le souci que la pensée embrasse la vie, j'ai choisi comme thème de recherche en philosophie (de la maîtrise au doctorat), *la sincérité*. Outre la nécessité de la quête introspective, la curiosité de répondre au fonctionnement moral et psychique du sujet, c'était avant tout la quête des *fondements de l'action* qui m'animait. Car au fondement de la vérité et de ses illusions, de la sincérité et de l'insincérité se trouve une certaine manière d'être, ou encore une certaine *éthique* – c'est-à-dire une certaine façon d'agir et de se comporter dans le monde.

Le reste de mon existence fut – comme c'est inévitable – jalonné par de multiples trahisons. Je garde une cicatrice profonde pour chacune d'entre elles. Avec le temps, je ne me suis jamais habituée à ce genre de plaie (morale comme physique). Récemment un ami universitaire de vingt ans, que j'aimais autant que je l'admirais, s'est permis à mon égard une trahison d'une rare violence qui a remis en question toute cette amitié. Cette blessure qui est avant tout une blessure d'amour m'a si profondément ébranlée que je me suis remise totalement en cause. Je fus saisie, malgré tout ce que j'avais construit depuis tant d'années, d'une telle perte de confiance en moi, que je ne me sentais plus légitime en rien. J'étais à deux doigts de renoncer à tout si ce n'est que ma *sincérité* – cet *ithos*, véritable colonne vertébrale du sujet – m'a maintenue au-delà du doute. Je me suis redressée, j'ai relevé la tête et j'ai retrouvé mon cap, comme on retrouve son désir.

Depuis toutes ces années et loin de la théorie, j'ai mis en place une véritable *éthique de la sincérité* dans l'idée qu'elle puisse servir à nous aider à réaliser ce que nous sommes ; à nous aider à *être* malgré toutes les difficultés inhérentes au seul fait d'exister. Et, dans notre monde où le *fake* et le mensonge sont sacralisés, mettre en place cette *éthique de la sincérité* est un gage du maintien – de notre liberté, mais aussi de notre capacité à rester un sujet. C'est cette éthique de la sincérité que ce livre cherche à déployer. Mais avant d'en exposer les différentes facettes, il nous faudra à la manière d'un jardinier, planter les graines de la sincérité en la définissant ; laisser le temps de la maturation en envisageant tous ses entours et enfin, à force de patience, de courbure, d'humilité et de travail de la pensée, gagner cette joie à vivre – car il n'y a pas d'autre mot – que constitue l'*éthique de la sincérité*, en véritable récolte flamboyante.

La sincérité mérite sa place de pilier de la pensée philosophique à l'égal des grandes notions telles que la morale, la vérité ou le désir. Parce que la sincérité, ainsi que je l'ai esquissée, n'est autre que la voie de la *connaissance de soi* : s'appliquer à être sincère, c'est chercher à savoir qui l'on est. La philosophie emprunte le même chemin puisqu'elle ambitionne, elle aussi, de donner accès à cette connaissance de soi-même et du monde. C'est en ce sens que l'on peut d'ores et déjà lier philosophie et sincérité. Mais, pour comprendre les enjeux éthiques de la sincérité, il faudra aller plus loin.

En effet, si la sincérité doit être associée à la connaissance de soi, alors on voit très vite surgir une autre question, ô combien essentielle : celle du bonheur. Est-il possible de prétendre à une quelconque forme de bonheur quand on ignore qui l'on est et ce que l'on veut véritablement ? Tenter de répondre à cette question suppose de chercher à être sincère et donc de se connaître ; c'est, d'une certaine manière, dessiner une image de son bonheur. Il est certain que si je ne me connais pas, je ne peux prétendre à cet équilibre de vie nécessaire à mon bien-être.

Dès lors, être sincère ce n'est pas seulement dire des paroles justes ou encore être franc, ce n'est pas non plus uniquement



adopter une attitude morale. La sincérité « se fout de la morale » (*selon l'expression consacrée par Hegel à propos de l'art*), tout comme le menteur peut être sincère (un paradoxe de plus !). La sincérité engage ce que nous sommes et notre vie bien plus qu'on ne saurait l'imaginer d'emblée.

Ce livre a pour ambition de donner à connaître ce qu'est la sincérité dans toute la profondeur et la complexité qui la caractérisent non seulement en démontrant pourquoi nous aurions tout intérêt à faire le pari d'une éthique de la sincérité ; mais aussi à faire comprendre tous les enjeux soulevés par la sincérité prise notamment dans un environnement particulièrement marqué par le mensonge et le *fake*. Ainsi, après avoir décrété la *mort de la vérité* ([chap. I](#)) ; nous distinguerons la sincérité de la vérité et de la morale (chap. II et III) ; pour aborder de front la place du *moi et de la connaissance de soi cybermodernes* (chap. IV). Ensuite nous aborderons la question de l'avènement de l'être-sincère (chap. V) puis nous nous interrogerons sur le rôle des médias dans ce rapport aux « néo-mensonges » (chap. VI) dans la politique (chap. VII). Nous passerons alors de la sincérité envers soi-même à la sincérité envers autrui pour réfléchir si l'époque est particulièrement propice à la sincérité dans notre relation à l'amour (chap. VIII). Des travers de l'époque cybermoderne, nous nous interrogerons sur les dérives pathologiques de l'insincérité : quand ne plus être sincère devient un symptôme (chap. IX). Nous finirons ce rapide tour d'horizon contextuel par d'autres champs d'application où la sincérité peut avoir une importance, notamment dans l'économie (chap. X), dans le rapport à la foi (chap. XI), au management (chap. XII) ou encore à l'art (chap. XIII). À la suite de ce que nous aurons mis au jour, nous terminerons notre réflexion par la question liminaire que nous avons posée : *pourquoi faudrait-il faire le pari d'une éthique de la sincérité ?* (chap. XIV).

J'ai choisi de poser les questions les plus concrètes comme les plus abstraites au sujet de la sincérité. J'ai tenté de réaliser un véritable parcours initiatique au terme duquel, je l'espère, la sincérité sera comprise avant tout comme un *lien*. Un lien entre soi et soi-même, et aussi un lien entre soi et les autres. C'est pour cela qu'il est nécessaire de *philosopher la sincérité*. Parce qu'elle est un

moyen de redonner du sens à nos relations avec les autres. Parce qu'il me paraît qu'aujourd'hui le défaut de sincérité manque à tous les niveaux de notre existence. Cette absence, qu'il me semble urgent de combler, se ressent au cœur des débats politiques, où tout ne serait que mensonge et insincérité ; au cœur des relations sociales, où tout ne serait que masque et représentation ; au cœur des relations affectives, la famille étant le premier lieu des non-dits ; au cœur de soi, que l'on fuirait par crainte de ne plus arriver à se reconnaître... Il est temps désormais de plonger en soi-même et de partir à la rencontre de la sincérité ; car, comme l'écrit Jean-Jacques Rousseau dans *Mon portrait* : « Il ne faut pas corriger les hommes de parler sincèrement d'eux-mêmes. »

# La mort de la vérité

## *La société du fake à l'ère de la post-vérité*

« *Le spectacle de la machine qui produit du sens dispense l'homme de penser.* »

Jean Baudrillard, *Système des objets : la consommation des signes* (1968).

**L**a situation est bien inédite. Les nouvelles technologies et particulièrement l'avènement de la virtualité ont changé la donne : nous sommes entrés dans la *cybermodernité*. Et, avec elle, de nouveaux comportements appelant de nouveaux concepts ont émergé. Deux termes retiennent notre attention : « *fake news* » – ou *infox* – et *post-truth* ou *post-vérité*. Mais quelles réalités ces mots traduisent-ils ? Que disent-ils du vrai et du faux ? Modifient-ils notre perception du réel, de l'existence ? Si l'on parle de « post-vérité », c'est que nous sommes entrés dans l'ère de « l'après-vérité » et que donc, la vérité n'est plus. Qu'en est-il ? La cybermodernité a-t-elle organisé un enterrement de première classe à l'antique vérité ?

### La société du fake

Terme anglais qui se distingue de celui de *false*, il renvoie plus à ce qui est « faux » qu'à ce qui est « falsifié ». À la suite des *hoax* qui envahissaient mails et autres blogs, les *fake news* sont devenues virales grâce à leur prolifération sur les réseaux sociaux. Ainsi, 2016 a été une année particulièrement touchée par les « fausses informations ». Deux événements marquants ont eu lieu : le débat autour du *Brexit* en Grande-Bretagne où les *fake news* ont joué un rôle important et la campagne présidentielle de Donald Trump. Homme d'affaires et ancien présentateur d'une émission de

téléralité, Donald Trump est le champion de la fausse-vérité. D'après une recension parue dans le *Washington Post*, Donald Trump cumulerait plus de 4 229 *fake news* entre le début de son mandat, en janvier 2017 et août 2018. Un chiffre en constante augmentation relève le journal : soit en moyenne sept contre-vérités par jour. Il y a de quoi s'interroger quand on sait que l'on parle du président de la première puissance mondiale. La situation atteint son paroxysme ubuesque en janvier 2018 quand Donald Trump décide de décerner sur Twitter « les Fake news awards » aux journalistes dont il estime que le propos est de plus en plus corrompu.

Pour autant, le phénomène du « faux » n'est pas nouveau et la diffusion d'ouvrages ou encore d'informations erronées au cours de l'histoire est légion<sup>1</sup>. La loi française a même prévu des pénalités en cas de diffusion de fausses nouvelles et ce, depuis... le 29 juillet 1881. Mais une chose est certaine : ce sont les réseaux sociaux qui sont à l'origine de ce nouveau rapport au *fake* ainsi que l'usage que nous faisons de la virtualité.

### Un « délit de fausse nouvelle »

D'après l'article 27 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse, la diffusion de fausse nouvelle constitue une infraction pénale. Ce qui est réprimé, c'est le fait de « publier, diffuser ou reproduire, par n'importe quel moyen, des informations fausses, des pièces fabriquées, falsifiées voire mensongères et basées sur la mauvaise foi, du moment que celles-ci ont été reconnues comme de nature à troubler l'ordre public ». Le droit reconnaît le « délit de fausse nouvelle » de la manière suivante : « La nouvelle doit être fausse, c'est-à-dire mensongère, erronée ou inexacte dans la matérialité du fait et dans les circonstances. » Cette définition est particulièrement complexe, parce qu'aux dires ou aux faits qui s'avèreraient faux ou erronés voire falsifiés, la loi ajoute un principe moral qu'est le mensonge – en tant que le mensonge est l'expression d'une volonté de tromper, de duper, d'induire en erreur. Or, c'est là tout l'enjeu et toute la problématique liés aux *fake news* en particulier et à la « société du *fake* » en général : comment s'entendre sur la définition

de ce qui est *fake* ? Du point de vue d'un fait, cela semble relativement vérifiable, mais qu'en est-il du point de vue de la diffusion d'une opinion, d'une idée ? Comment distinguer s'il s'agit d'une prise de position affirmée (bien qu'erronée) telle qu'un article très engagé et partisan ; ou s'il s'agit d'une erreur – dans le sens d'une ignorance ou d'une méconnaissance – sans intention de duper ; ou encore s'il s'agit d'une machination pour manipuler une opinion publique mêlant erreur et falsification ? Dans une étude menée sur les *fake news*, parue le 9 janvier 2019, trois chercheurs américains ont établi un outil capable de distinguer les articles basés sur des sources valables de ceux qui seraient des *fake*. Bien qu'utile, cet outil qui s'appuie sur un référencement des sources citées dans les articles, est cependant loin d'être idéal puisqu'il reste compliqué de définir clairement ce qu'est une *fake news* et de les identifier avec certitude. La difficulté est encore accrue par le fait que le jugement qui permet de déterminer ce qui est du ressort du vrai ou du faux dans un message donné est laissé à la libre appréciation de chacun. Ainsi, chacun, selon son degré – ou son absence – d'esprit critique est capable de partager ou non une *fake news*. *Ainsi, distinguer le vrai du faux dépend-il de la libre appréciation de chacun. Cette distinction est relative à chacune en fonction de notre capacité à mettre en doute ou pas ce qui nous est donné.*

Par ailleurs, le délit de fausse nouvelle énoncé au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle s'inscrit-il réellement dans la même dynamique que les *fake news* aujourd'hui ? Il apparaît un fait majeur : ce délit concerna jadis essentiellement les journalistes – seuls capables de diffuser des informations à grande échelle ; aujourd'hui, c'est à n'importe qui que s'adressent les *fake news*, car c'est sur le socle des réseaux sociaux qu'elles reposent. Ainsi, une autre question se pose, celle de la responsabilité. S'il était question de condamner ceux qui véhiculent de « fausses informations » – comme c'était le cas jadis –, il faudrait pénaliser au moins la moitié des usagers des réseaux sociaux. De plus, comment déterminer le degré de conscience et d'intentionnalité d'un tel partage ? Cela paraît impossible. On voit bien ici que le droit est mal armé pour lutter contre la diffusion des fausses informations à l'heure des réseaux sociaux. Il peut tout au moins agir sur les auteurs présumés des articles erronés. Et encore, là aussi, il faudrait

s'assurer de la responsabilité morale – sinon pénale – de leurs auteurs qui agiraient dans l'intention de duper et non par ignorance ou méconnaissance. Enfin, la question de la responsabilité va se trouver plus encore *floutée* avec l'avènement de *fake news 2.0* : les *deepfake*.

### Des *fake news* aux *#deepfake*

Une montée en puissance du *fake* s'est faite avec l'avènement d'une nouvelle façon de tromper, de duper, d'induire en erreur, de *flouter* le vrai dans le faux avec l'apparition de ce qu'on appelle le *deepfake*.

Un sondage IFOP paru en 2017 met en évidence les fausses croyances auxquelles une partie de la population adhère. À titre d'exemple, 72 % des personnes interrogées dans ce sondage sont convaincues que le ministère de la Santé s'est secrètement associé avec l'industrie pharmaceutique pour cacher au grand public la nocivité des vaccins. Plus inquiétant encore, 11 % de ces mêmes personnes s'accordent à penser qu'il est possible que la terre soit plate et non ronde contrairement à ce que l'on nous apprend à l'école (!). La crédulité va croissant, et les théories du complot vont bon train à mesure que se diffusent toujours plus d'informations. Le *deepfake* constitue une véritable révolution dans notre rapport à la vérité, car cette technologie interdit d'utiliser le seul esprit critique pour débusquer le vrai du faux.

Composé des mots *deep learning* (apprentissage profond, une forme de l'intelligence artificielle) et de *fake*, le *deepfake* est une application de l'intelligence artificielle sur des vidéos dans le but de créer du *fake*. Il s'agit communément de mélanger et de superposer des images et des vidéos sur d'autres dans le but de donner l'illusion d'une image ou d'une vidéo authentique. Avec le développement technologique, dès 2016, des programmes permettaient ainsi de contrefaire, quasiment en temps réel, des expressions faciales. Mais c'est surtout dans le registre de la pornographie que ces techniques ont fait leur apparition notamment pour compromettre certaines célébrités avec des *sextape*. En 2017, cette technique s'est pleinement diffusée et a été interdite sur des sites comme Reddit<sup>2</sup>,

Twitter ou Pornhub<sup>3</sup>. Bien évidemment, les politiciens et les candidats à des campagnes politiques n'échappent pas au détournement et à la caricature. Si bien qu'en 2018, le réalisateur Jordan Peele et Jonah Peretti ont créé une fausse vidéo de Barak Obama pour dénoncer les dangers de *deepfake*.

Ajoutons qu'il est relativement aisé de trafiquer ces images ou vidéos en utilisant notamment une application (gratuite) de Google (FakeApp) qui s'adresse à tous. Là encore, c'est le plus grand public qui est concerné et susceptible de relayer en masse ces *fake* qui sont d'autant plus crédibles qu'elles s'appuient sur la perception en faisant la part belle à l'adage *je ne crois que ce que je vois...*

En 2019, après la publication de plusieurs vidéos *deepfake* sur Facebook, Mark Zuckerberg a affirmé qu'il cherchait des solutions afin d'éviter ce genre de dérives, ne voulant pas faire de « Facebook l'arbitre de la vérité » selon son expression. Tout un symbole, à l'heure où la vérité est toujours plus menacée. À l'inverse, la politique de YouTube est de laisser sciemment ce type de contenu se propager car « l'engagement rapporte plus que la vérité ». Dès lors que la vérité ne fait pas recette, elle est considérée comme inutile. Or, le danger des *deepfake* – car il s'agit bien d'un « danger » –, c'est qu'elles compromettent la faculté de distinguer le vrai du faux à tel point que tout peut être « montré » sans que l'on soit en mesure de douter du contenu de la vidéo. Il est très facile de « créer » (ou de détourner) une vidéo à partir des nombreuses photos publiées sur le Web (notamment celles qui sont postées sur les réseaux sociaux), puis d'enregistrer une voix (là encore récupérée sur une vidéo) et de pouvoir « transformer » aussi bien l'image du visage (pour que les expressions soient en adéquation avec le propos) que la voix elle-même. Ainsi, peut-on faire dire n'importe quoi à n'importe qui sans aucune difficulté. Ajoutons que la vidéo est à ce point réaliste qu'il n'est pas possible de douter de ce qu'elle expose. On peut parier que l'avenir va encore perfectionner la crédibilité de ce genre de vidéo.

On peut facilement imaginer les ravages qu'une telle technologie pourrait causer dans nos relations avec les autres : en pleine campagne électorale, pouvoir faire tourner sur les réseaux sociaux

une vidéo de son adversaire tenant des propos ignobles ; un collègue, rival pour une promotion, que l'on voudrait éliminer en l'humiliant ; les adolescents et leur réputation à l'école ; en cas de divorce, détruire la réputation de l'autre, etc. Or le problème avec ces vidéos qui tournent en boucle sur les réseaux sociaux, c'est que, quand bien même nous aurions su après coup qu'il s'agissait d'un *fake*, il serait trop tard, le mal serait fait : impossible d'oublier ce que l'on a vu, la vidéo a suffi pour distiller le doute... un doute qui ne s'efface pas, comme l'image emprunte dans notre psychisme. C'est bien ainsi que l'on construit ou détruit une réputation.

Il y a quelques mois, la série de fiction d'anticipation *Black Mirror* cherchant des scénarios pour sa saison 5, proposait un cas de *deepfake* qui, comme toujours avec cette série nous plonge dans l'équivoque entre le réel et le virtuel : « Martin est une personne introvertie, pas vraiment à l'aise dans ses baskets, avec des comportements un peu étranges qui déclenchent régulièrement l'hilarité de ses collègues. En ce vendredi après-midi de février 2019, on se la coule douce dans les bureaux et voilà qu'une vidéo embarrassante circule entre les collègues : on surprend Martin en train de se masturber dans un lieu inhabituel. LOL général. Manque de bol, Martin tombe sur la vidéo. Le temps se creuse. Martin baisse les yeux, creuse sa tombe et démissionne. Martin savait pourtant que cette vidéo était un *fake*. Un *deepfake*, pour être précis. Mais la honte aura triomphé des faits, une fois encore, car des Martin blessés, il y en a eu d'autres avant lui. Quelques hommes et beaucoup de femmes. Musique de fin. » Le problème avec ce genre de situation, c'est que lorsqu'on se trouve au cœur d'une telle situation, il est très difficile de faire entendre sa bonne foi. Comment prouver dans ce cas que c'est un *fake* – dans la mesure où ce qui compte c'est que chacun rigole et se moque, en clair, l'important, c'est le *show* et non la vérité dont nul n'a cure ? Quels arguments pour prouver que la vidéo est truquée ? Comment faire entendre que l'on ne pense pas du tout ce que l'on dit sur ces images, car ces images sont fausses ? Etc. C'est insoluble.

Il serait urgent de créer une application « label vérité » ou « *anti-deepfake* » capable de débusquer systématiquement les vidéos truquées et ainsi de garantir la bonne foi des victimes de ce type de



calomnies. Insistons cependant sur le fait que les conséquences néfastes et destructrices des *deepfake* sont très importantes. C'est dans un tel contexte si menaçant que des notions telles que la vérité, la sincérité, la bonne foi, la confiance prennent tout leur sens, car ces valeurs sont la structure même de toute relation – et assurent aussi l'équilibre social. Contrairement à ce que la société contemporaine voudrait nous faire croire, la société humaine ne peut pas survivre – quasiment au sens biologique du terme – sans la vérité.

### Quels sont les enjeux du *fake* ?

Récemment une publicité pour un site de rencontre (Meetic) diffusée sur les télévisions françaises propose de nombreux candidats à une rencontre. Ils se présentent alors sous leurs meilleurs aspects, n'hésitant pas à travestir la réalité : unetelle réalisant des selfies dans une mise en scène falsifiée ; untel donnant l'illusion d'un sentiment authentique d'amour alors qu'il multiplie les conquêtes ; unetelle encore se montrant bien plus belle qu'en réalité. Le site clame alors au *fake* et interpelle le téléspectateur : « marre du *fake* » ? Il propose une application spécifique capable de garantir l'authenticité des candidatures et des candidats, une sorte de « label moral », de « garantie vérité », garante d'une rencontre *véritable* – c'est-à-dire *vraie*, sans tromperie sur la promesse. Bien sûr, c'est bien beau de dénoncer le *fake* et de vouloir en sortir, mais à qui profite-t-il ? À qui s'adresse-t-il ? Quels sont les enjeux du *fake* ?

La diffusion de fausses informations a pour vocation de viser la « viralité ». L'enjeu, c'est le buzz, la notoriété. Une notoriété qu'aucune véritable information ne pourrait atteindre. Ce phénomène est analysé par Nicolas Demorand, qui parle d'un « phénomène en trompette » : « Au départ le nombre de partages est modéré (le tuyau), essentiellement cantonné à des groupes fermés, puis avec l'implication d'individus ou de plates-formes (groupes Facebook, comptes Twitter influents...) celle-ci grandit de manière exponentielle et atteint un succès que les éventuelles pages démentant l'information sur la base des faits ne pourront jamais espérer : la

*fake news* fait alors irrémédiablement partie de l'opinion d'une partie du public et influe sur leurs comportements. » Il y a donc un enjeu majeur propre aux *fake news* : manipuler l'opinion.

Ajoutons que la propagation des *fake* est d'autant plus importante qu'elle se fait dans un contexte de crise mondiale de la presse écrite ; si bien que désormais, une grande partie de la population ne s'informe que par les réseaux sociaux. Il faut ajouter que les journalistes ne jouissent plus de la crédibilité d'antan. Une vague de suspicion anti-journalistique s'est développée en même temps que la crise de la presse écrite. C'est une véritable crise de la confiance en la parole et plus encore en l'information que traduit l'effervescence des *fake news* : c'est un assassinat de la vérité.

### Ère post-vérité

Les *fake news* sont indissociables de ce qu'on appelle l'« ère post-vérité » ou encore « ère post-factuelle ». Consacré « mot de l'année » par l'éminent dictionnaire d'Oxford en 2016, il y reçoit la définition suivante : « Qui fait référence à des circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles. » Par ce terme qui a émergé en 2004 aux États-Unis, il s'agit de traduire un rapport inédit à la vérité ; de désigner une époque où la vérité rapportée à une démonstration rationnelle ou à une preuve factuelle n'a plus cours, notamment en ce qui concerne les liens tissés entre les médias et la politique à travers les usages de l'Internet (blogs et réseaux sociaux). Plus largement, ces néologismes désignent un certain type de discours (auxquels participent les *fake news*) porté par des affects et des émotions (*storytelling*). Pour exemple, la politique feint de ne pas prêter attention aux faits ni à l'argumentation dans le seul but d'influer sur un électorat et une opinion publique. C'est la consécration de la manipulation d'une population à large échelle et sans masque, qui procède d'un jeu de floutage entre le vrai du faux.

---

## Notes

1. . On retrouve « alètheia » (αλήθεια) dans *le Poème* de Parménide. On peut traduire ce terme composé du suffixe « -a » privatif et du mot « léthé » du nom dans la mythologie du fleuve de l'oubli par « le dévoilement ». En ce sens, l'alètheia est une vérité vers laquelle on tend sans jamais atteindre le dévoilement total (l'être ne nous est jamais donné en totalité), de même c'est un dévoilement, c'est-à-dire la levée du voile ou encore une mise à nu.

2. . <https://www.lejdd.fr/Societe/sinceriser-sincerisation-sincerisable-la-chronique-de-teresa-cremisi-3939267>

3. . Dans la seconde partie du *Discours de la méthode* : « Il est vrai que nous ne voyons point qu'on jette par terre toutes les maisons d'une ville pour le seul dessein de les refaire d'autre façon et d'en rendre les rues plus belles ; mais on voit bien que plusieurs font abattre les leurs, pour les rebâtir, et que même quelquefois ils y sont contraints, quand elles sont en danger de tomber d'elles-mêmes, et que les fondements n'en sont pas bien fermes. (...) Et je crus fermement que par ce moyen je réussirais à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bâtissais que sur de vieux fondements, et que je ne m'appuyasse que sur les principes que je m'étais laissé persuader en ma jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils étaient vrais. »

---

## Notes

1. . Pour exemple, l'ouvrage *Protocoles des sages de Sion*, reconnu aujourd'hui comme un faux mais qui reste encore très diffusé dans les milieux antisémites.

2. . Site communautaire qui vise à partager entre utilisateurs leurs liens favoris. Il connut un vrai succès notamment en 2005 en diffusant des contenus de programmation et de science.

3. . Site pornographique qui s'inspire de Youtube, où n'importe qui peut décider de mettre en ligne une vidéo pornographique.